

Le Christ rédempteur de Rio de Janeiro, symbole de l'ouverture au monde.

© ARTYOMINC/CREATIVE COMMONS

QUEL DIALOGUE DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI?

Alors que notre monde poursuit sa mutation, que notre société se cherche, que notre environnement est anxiogène, que la technologie nous met au défi et que les chrétiens sont aujourd'hui en minorité, le pape François nous invite, dans cet inconfort, à une « Église en sortie » et à une fraternité sans frontière.

Certes, la foi qui nous fait vivre nous interroge et nous engage. Dieu appelle toujours, témoins les catéchumènes en nombre croissant. À nous de décrypter comment elle nous permet d'entrer en dialogue avec nos frères et sœurs, malgré les obstacles à la foi qui agitent les esprits. Est-ce l'indifférence, la méconnaissance, la peur ou le refus qui bloquent alors que la recherche de spiritualités diverses est à l'ordre du jour? Tant de jeunes cherchent un sens à la vie et vont jusqu'à l'irréparable!

Devant cette incroyance annoncée, alors que la référence religieuse n'est plus de l'ordre de l'évidence, ce dossier nous invite à analyser les nombreux obstacles, à observer de plus près comment un dialogue est possible entre notre christianisme et la société actuelle et comment, au jour le jour, la confiance peut se construire.

« Dans la mission d'annoncer l'Évangile, vous vous mettez en mouvement parce que l'Esprit Saint vous pousse et vous porte. Et quand vous arrivez, vous vous rendez compte que le Christ est arrivé avant vous et vous attend », écrit le pape François dans Sans Jésus, nous ne pouvons rien faire.

Dossier réalisé par Nicole Peilhon et Guy Brisson



L'APPORT

de *Mgr Hubert Herbreteau*, évêque d'Agen, responsable de l'observatoire Foi et Culture

L'incroyance et Foi a été ren

Le service Incroyance et Foi a été remplacé, en 2006, au sein de la Conférence des évêques, par l'observatoire Foi et Culture (OFC). Ce changement d'appellation a son importance. Certes, il est toujours d'actualité de prendre en considération les différentes formes actuelles d'incroyance (indifférence, dérision envers la religion, ignorance), mais il importe avant tout de regarder

mais il importe avant tout de regarder comment le christianisme entre en dialogue avec la société actuelle.

L'OFC a pour mission d'observer « l'air du temps » à travers les romans, les films, les essais de sociologie ou de philosophie, les arts, et de saisir les interrogations de nos contemporains sur les grandes questions de l'existence.

Deux a<mark>spect</mark>s de la sé<mark>cula</mark>risation

Certains aspects de la culture contemporaine font obstacle à la foi, même chez les chrétiens: les formes de relativisme ou de syncrétisme, le refus de toute ouverture à la transcendance. On constate une rupture entre Évangile et culture.

Un des principaux obstacles est la culture exclusivement technologique. Deux perceptions de la science et de la technique apparaissent. D'une part, les nouvelles technologies semblent être l'opportunité inédite d'établir des relations. D'autre part, la tendance est de donner à celles-ci une place trop centrale, comme si elles seules pouvaient répondre aux questions les plus profondes de l'existence.

Dans cette culture dominante, mettant l'accent sur ce qui est extérieur, immédiat, visible, rapide, superficiel, provisoire, la conception de l'humain change et cela a des conséquences sur l'expérience religieuse.

Il faut souligner aussi des aspects positifs de la culture. L'Église, en suivant l'attitude résolument optimiste et pleine d'espérance du pape François, est appelée à regarder avec bienveillance comment la société, au plus profond d'elle-même, reste souvent ouverte et assoiffée de Dieu. Elle doit aussi interpréter les signes des changements culturels

et les traduire en actes afin de porter l'Évangile de la joie qui renouvelle et vivifie tout.

Quelle est alors la spécificité de la culture chrétienne? L'histoire nous apprend qu'elle contribue à la création d'une culture nouvelle, produit de véritables chefs-d'œuvre dans tous les domaines de la connaissance. Elle a un rôle déterminant dans la préservation des œuvres culturelles. Elle suscite la création d'œuvres littéraires, scientifiques, musicales, picturales, architecturales.

À la suite de Jean-Paul II (cf. Fides et Ratio septembre 1998), il est bon d'insister sur la capacité unificatrice de la culture chrétienne, permettant à l'Évangile de libérer les énergies de la véritable humanité, de la paix, de la justice, et de la rencontre.

Qui est missionnaire?

Madeleine Delbrel a écrit en 1943 un petit livre intitulé Missionnaires sans bateau. Ce petit livre n'a pas été édité à cette date. Peut-être parce qu'un autre livre a fait grand bruit, celui de Godin et Daniel: France, pays de mission. Madeleine Delbrel a voulu être discrète et, surtout, elle prenait le contrepoint de ces deux auteurs. Ceux-ci faisaient un diagnostic de la crise de l'Église et donnaient des moyens pour y remédier. Elle, elle invite à la conversion. Il faut d'abord que la parole de Dieu nous convertisse, que notre vie soit un témoignage, que l'Église commence par se convertir.



L'épreuve de la foi aujourd'hui est de tenir bon malgré les difficultés. Un chrétien éprouvé est un chrétien qui a fait l'expérience de l'Esprit. C'est-à-dire quelqu'un qui sait discerner, vérifier. L'épreuve est un passage vers Dieu. Elle est pascale.

L'appel à être missionnaire ne concerne pas seulement ceux qui partent loin en bateau. Tous les baptisés sont missionnaires et certains sont sans bateau. Il y a ceux qui développent les œuvres de miséricorde, travaillent pour la justice, dans les tâches d'éducation ou dans le coude à coude fraternel.

Madeleine Delbrel habitait à Évry, ville industrielle de 50 000 habitants. À cette époque, surgissent des usines avec leur tintamarre. Son objectif était de sauver les gens, c'est-à-dire de leur faire connaître et aimer le Christ. C'est pour cela que Dieu envoie. Être missionnaire, c'est

« s'ensevelir, disait-elle, comme le grain de froment dans l'humilité de son terroir providentiel », être là où Dieu nous a posés.

L'épreuve de la foi

La tentation est grande, en effet, pour les Églises chrétiennes de refuser l'épreuve, de chercher à se conformer à l'esprit du monde et de céder devant les demandes sociétales de la modernité. Bref de contourner les difficultés et de passer à côté de la croix au cœur de notre foi. Les chrétiens traversent l'épreuve. Employer le mot « épreuve » permet de traduire ce que les Églises vivent aujourd'hui. Ce mot contient trois significations différentes. Il s'agit, tout d'abord, des épreuves au pluriel: échecs, épreuve de la maladie ou du deuil, épreuve de la souffrance, de l'isolement, de la pauvreté. L'Église doit entendre la clameur des hommes, des plus pauvres et, en même temps, entendre la clameur de la terre (cf. Laudato si'). Comme le psalmiste, nous entendons certains de nos contemporains crier: « Où est-il ton Dieu? » Et il y a aussi une autre signification au mot « épreuve ». Il renvoie à l'épreuve d'un examen, qui permet de vérifier les connaissances et les savoir-faire. C'est un test pour savoir ce que l'on vaut, ou ce qui prévaut. Le christianisme est à l'épreuve, en ce sens où certains contemporains, philosophes, artistes, scientifiques, ou tout simplement l'homme de la rue, interpellent: « Chrétiens, quelles sont vos raisons d'espérer? », « Qu'avez-vous à nous dire sur le corps, sur la valeur attachée à la dignité de toute personne, sur la conception de la relation homme-femme, sur le sens de l'enfant ou du vieillard? » Autant de domaines qui peuvent bousculer les pseudo-évidences entretenues par l'éthique individualiste ou technocratique dominante.

L'épreuve de la foi aujourd'hui est de tenir bon malgré les difficultés. Le christianisme doit « faire ses preuves ». Dès lors, un chrétien éprouvé est un chrétien qui a fait l'expérience de l'Esprit. C'est-àdire quelqu'un qui sait discerner, vérifier, « éprouver toute chose » (Rm 12, 2 et Ep 5, 10). L'épreuve est un passage vers Dieu. L'épreuve est pascale. L'Église, dans son ensemble, vit dans l'épreuve. C'est sa condition. Elle reste encore à réformer à purifier. Si l'Église prend au sérieux les images évangéliques du levain dans la pâte, du sel de la terre ou de la lampe qui éclaire, elle se doit de vivre un compagnonnage avec le monde, « faire route » avec lui, comme le dit si bien Gaudium et Spes, « se faire conversation » (cf. Ecclesiam Suam de Paul VI).



L'APPORT

de *P. Gaston Pietri*, théologien et écrivain

La foi à l'épreuve de l'indifférence

Prêtre pour le diocèse d'Ajaccio, le père Gaston Pietri a exercé de nombreuses charges, notamment au sein de la Conférence des évêques de France. Il a signé des articles dans *Études* et *La Croix* et publié plusieurs ouvrages sur l'indifférence et l'incroyance dans la société contemporaine.

Le temps n'est pas très loin où dans une société qui passait encore pour être presqu'unanimement chrétienne avaient commencé à s'affirmer des personnes qui se qualifiaient d'incroyantes. Et l'on en parlait comme s'il y avait deux camps qui se faisaient face. Ces incroyants se détachaient en quelque sorte du « bloc » catholique. Refusaient-ils la foi qu'ils avaient reçue et généralement pratiquée? Était-ce à la croyance en Dieu qu'ils tournaient le dos ou bien à l'Église dont ils avaient été plus ou moins de vrais « élèves » ? S'agissait-il d'une émancipation ?

Le fait est qu'entre croyants et incroyants subsistait un fonds commun. C'est ce qu'avait voulu illustrer, après la guerre 1939-1945, le poème d'Aragon à travers l'expression « ceux qui croyaient au ciel et ceux qui n'y croyaient pas », les uns et les autres ayant mené le même combat contre l'occupant nazi qui avait tenté de détruire nos valeurs communes.

La panne des idéologies

Le monde a changé en quelques générations. L'Église et son message sont désormais moins familiers, s'ils ne sont devenus insignifiants. En un sens, l'agressivité a globalement reculé dans le camp des incroyants. Il y a de moins en moins de comptes à régler comme il y en avait dans ce qui pouvait encore passer pour une famille commune. Du coup, la classification binaire a de moins en moins de raison d'être. D'autant que les idéologies dont se nourrissait l'incroyance avaient cessé progressivement d'être mobilisatrices. Assez récemment, seule l'écologie, qui, du reste, ne tournait pas d'instinct à l'incroyance pure et simple, l'est

devenue. Le pape François n'a pas hésité, dans l'encyclique Laudato si', à montrer comment les ressources de la foi pouvaient apporter leur contribution à la cause de l'écologie en dénonçant les dérogations désormais bien visibles à l'échelle de la planète. Apparaît désormais, et fréquemment sans tapage, une réalité que beaucoup d'observateurs qualifient de massive. On l'appelle « indifférence ». Naguère, l'indifférent était, pour les pratiquants, celui dont les négligences par rapport à la pratique religieuse finissaient par ressembler à de l'inattention. Autrement dit, l'indifférent était absent du combat pour la foi à vivre et à diffuser. Absent du combat, il s'opposait point par point au chrétien militant dans son attitude globale au sein de la société. La réalité de cette indifférence a pris de la consistance. Et cela malgré ses frontières incertaines. Car il est difficile de mesurer cette absence d'intérêt pour la question de la foi comme radicale ou selon des niveaux variables d'adhésion.

La peur du fanatisme

L'indifférent ne tranche pas. Certains pensent qu'il est d'abord quelqu'un qui se prémunit, d'autant que, parmi les hommes religieux, et pas seulement parmi les chrétiens, certaines prises de position se font intransigeantes. Et l'on est facilement tenté d'y voir quelque montée de fanatisme. L'exemple du djihad, du fait qu'il prononce le nom de Dieu pour combattre « l'infidèle », accapare l'attention et conduit certains à faire de la religion une dangereuse source d'intolérance. Se rendre imperméable à la question de la foi pourrait donc être, dans le monde contemporain, la manière la plus adéquate pour la cause de la paix civile. Comment, dans une pareille situation, faire entendre le message de l'Évangile? Car ce

qui se voit d'abord, c'est l'homme qui prend parti et, comme tous les partisans, use tour à tour du rejet ou du prosélytisme.

Dans les faits, cette attitude a des affinités évidentes avec l'agnosticisme qui est une attitude de fond dans la foule de nos contemporains. Ne brandir ni la croix ni quelque autre enseigne religieuse, ce qui revient à ne pas se prononcer, devient alors un retranchement commode. Il y a encore place pour quelques idéaux qui relèvent de l'éthique, mais de moins en moins pour un oui ou un non quant à la foi comme source fondamentale de signification pour l'existence humaine. Et encore il est moins sûr que les convictions éthiques puissent jouer un rôle reconnu massivement. Car les libertés individuelles, avec la garantie d'une législation qu'on désire de plus en plus permissive, aboutissent à l'idée qu'il est normal que les uns se déterminent dans un sens et d'autres dans un autre sens.

La foi soupçonnée de vouloir « encadrer »

Tous les agnostiques ne sont pas dépourvus de quelques certitudes ou, en tout cas, de motivations génératrices de participation à la vie de la société avec ses débats. Ce qui est sûr, c'est qu'au fond d'eux-mêmes, ils veillent à ne pas laisser s'introduire la foi comme l'un des ressorts des options qui commandent la vie commune.

Le terme « mécréant » a perdu le sens qu'il avait dans une société où, ne voulant pas de la tutelle de l'Église, on se comportait en dissident. Mais la dissidence ne pouvait avoir de sens que lorsque l'Église était majoritaire et que, de toute évidence, il paraissait nécessaire de se démarquer. Se manifeste de nos jours une tendance que l'on qualifie de « sans religion ». Les enquêtes d'opinion manifestent des pourcentages significatifs

Pour aller plus loin

- Gaston Pietri, Passeurs de Dieu D'une culture à une autre, Éd. Salvator, juillet 2004
- Gaston Pietri, « L'indifférence religieuse: un aboutissement », in Études 1989/10 (tome 371), pages 371 à 384
- Gaston Pietri, « Cultures et religions: les nouveaux enjeux », in Études 2010/12 (tome 413), pages 643 à 654

suivant les pays ou les régions. Il règne un flou autour de cette appellation. Tout d'abord parce qu'on misait sur ce « sans religion » qui veut dire « refus de toute forme de croyance religieuse » ou, dans un souci de préservation de sa liberté personnelle, « refus de tout encadrement confessionnel ». Les institutions ont souvent mauvaise presse. Et ce réflexe antiinstitutionnel pourrait être pour un bon nombre une volonté de se tenir à distance.

L'expression « sans religion » laisse facilement entendre que l'homme peut se passer de Dieu. Une religion est, en fait, un système de croyances, de préceptes, de rites. Des personnes plus ou moins impressionnées par le système ne sont pas en mesure de voir la signification des éléments du système. Elles peuvent les récuser sans pour autant récuser intégralement toute référence à Dieu. Ce qui entraînerait quasi automatiquement un Dieu « non confessionnel ». La conclusion serait donc: Dieu oui ou peut-être, une religion certainement pas. D'autant que la pluralité religieuse, longtemps ignorée en pays chrétien, se manifeste aujourd'hui, parfois même avec âpreté. S'embarrasser d'un choix paraît bien inutile, sinon menacé de sectarisme. Par son origine, par le jeu d'une tradition familiale, on se trouve classé catholique, protestant, musulman aussi. Dans une société comme la nôtre, les appartenances religieuses héritées, en diverses circonstances, sont une gêne plutôt que l'avantage dont on aurait été plutôt fier à une autre époque. Et l'on dira: né ici je suis catholique, né au Maghreb je suis musulman, né en Inde je serais hindou. « À chacun sa vérité », dira-t-on.

Il est vrai qu'au même moment, se réveille une conscience identitaire qui implique une forme quasi instinctive d'attachement. Ce réveil identitaire, même s'il ne concerne que des minorités, se donne des affirmations de type exclusiviste. Sans aller jusqu'au djihad, cette tendance est perçue comme potentiellement violente, en tout cas arrogante. En retour, il y a forcément la tentation du relativisme. Et l'on voit sans peine comment ce relativisme peut incliner à l'indifférence. Il y a une « passion insensée de la vérité », écrivait Umberto Ecco. Certains en concluraient aisément que, face à ce péril, l'attitude perçue est celle du non-choix. Or la foi comporte un choix. Humblement mais lucidement, tel est l'objectif de l'évangélisation.

de *Pascal et Chantal Beer-Demander*, délégués du service Incroyance et Foi du diocèse de Toulouse

Croiser des regards chrétiens et non chrétiens

Pascal et Chantal Beer-Demander sont les délégués du service diocésain Incroyance et Foi (SIF) de Toulouse. Ils nous relatent les différents contacts que prend cette association pour que les personnes de sensibilité différentes puissent se rencontrer.

e service Incroyance et
Foi (SIF) a été créé à
la suite de Vatican II.
Depuis près de cinquante ans, il travaille à rapprocher
les femmes et les hommes de bonne
volonté, catholiques d'un côté et noncroyants, athées, indifférents, agnostiques de l'autre.

Instaurer une Église de dialogue

À Toulouse, il participe à la rencontre trimestrielle des services autour de Mgr Robert Le Gall, en apportant le regard de la société civile, parfois critique, souvent original, voire impertinent, sur notre Église. Certains de nos membres sont connus. En 2011, le théologien Jean Rigal a signé Ces questions qui remuent les croyants. Le laïc Paul Pistre a publié Catholiques et francs-maçons, éternels adversaires? Jean-Michel Maldamé a participé à la rédaction de la lettre aux catholiques de France Proposer la foi dans la société actuelle.

Le SIF s'est trouvé en communion profonde avec le pape Benoît XVI lors des rencontres du Parvis des Gentils, dans les hauts lieux de la culture, à l'Unesco, à la Sorbonne, à l'Académie française et aux Bernardins, et lors du renouvellement de la journée d'Assise lancée par le pape Jean-Paul II, qui a rassemblé plus de 300 dignitaires de presque toutes les familles spirituelles du monde, y compris les mouvements agnostiques. Il reçoit avec joie la proposition du pape François d'« aller à la périphérie » de l'Église.

C'est sur le terrain, au plus près des acteurs du quotidien, que les membres du SIF ont choisi d'agir dans cet esprit de tolérance et de paix qui met l'être humain au centre de la Création et témoigne de Jésus-Christ.

Ne pas avoir peur des questions sociétales actuelles

En Midi-Pyrénées, la famille de pensée des francs-maçons mérite un dialogue privilégié: après une longue période de combat, les esprits de part et d'autre s'étaient apaisés et de nombreuses initiatives pastorales tentaient de dépasser le fixisme canonique au profit d'une écoute mutuelle et fructueuse pour tous les êtres de bonne volonté, mais la révocation du père Pascal Vesin pour cause d'appartenance à la maçonnerie a réveillé des blessures. Le dialogue n'en devient que plus nécessaire. Au niveau diocésain, notre service organise deux rencontres semestrielles à l'Institut catholique, sur un thème transversal d'actualité, où se croisent les regards chrétiens et non chrétiens d'acteurs et de témoins de la société civile. Ces rencontres permettent de



fédérer toutes les formes originales de dialogue des autres SIF diocésains de la région et au-delà: café théologique à Cahors, organisation de temps forts comme la quinzaine du Narthex à Tarbes, rencontres régulières mensuelles à Rodez et à Perpignan, rencontres avec la libre-pensée à Montauban, le monde politique et associatif, les minorités sexuelles, réunions mensuelles du Cercle humaniste à Toulouse, liens avec Partenia 31, etc. Nous sommes amenés à travailler avec d'autres services ou mouvements, tels que la pastorale des recommençants, la pastorale de la santé et la pastorale des nouvelles crovances et dérives sectaires.

Depuis trois ans, le SIF est accompagné au niveau régional par un jésuite, le père Martin Pochon, ayant un intérêt manifeste, pour un dialogue avec les philosophies non croyantes. Il est membre de l'association Foi et Culture scientifique et de l'Association des amis de Pierre Teilhard de Chardin. En 2020, en raison de la pandémie, il n'a pas été possible d'organiser de rencontre. En revanche, une sorte de newsletter a été adressée aux personnes qui nous ont laissé leur adresse de messagerie.

de *Diane Akpaki*, laïque en mission ecclésiale à l'aumônerie du pôle missionnaire du Val Maubuée dans le diocèse de Meaux

Diane Akpaki est laïque en mission ecclésiale auprès des jeunes collégiens et lycéens de l'aumônerie du pôle missionnaire du Val Maubuée dans le diocèse de Meaux. Le Val Maubuée fait partie de la ville nouvelle de Marne-la-Vallée et se caractérise par une grande hétérogénéité des origines et des cultures de sa population.

Faire découvrir la foi aux adolescents

nnoncer le mystère du Christ et de l'Évangile auprès des jeunes, telle est la mission qui m'a été confiée par notre évêque, Mgr Jean-Yves Nahmias. En moyenne, près de 100 jeunes collégiens et lycéens sont accompagnés, chaque année, vers le baptême, l'eucharistie, la confirmation et sur le chemin de la foi. Parler de Dieu et transmettre la foi à des adolescents, qui sont en permanence connectés aux réseaux sociaux, et quelque peu déconnectés de l'Église.

permanence connectés aux réseaux sociaux, et quelque peu déconnectés de l'Église, est un réel défi à relever. Non pas seul, mais, en tout premier lieu, avec le Christ luimême, qui est notre berger et qui nous précède en tout temps. Mais aussi et surtout avec les prêtres et l'équipe d'animateurs bénévoles. Les jeunes avec lesquels nous cheminons viennent d'horizons différents, avec des réalités différentes et des questionnements sur la vie, la spiritualité, la foi, le monde, leur avenir, les inégalités, le mal, le pardon, la sexualité, la mode, la musique... Des sujets et des thématiques auxquels ils restent sensibles, qui les touchent particulièrement et qui leur correspondent.

Être attentif à chacun

Nous prenons le temps de les écouter, de les accompagner sur le chemin de la foi, de les préparer aux différents sacrements, afin de leur permettre de mieux connaître le Christ, d'apprendre à le suivre, de tisser une vraie relation d'amitié avec lui, dans le but qu'ils deviennent des chrétiens libres et responsables.

Nous abordons avec eux des thématiques qui les questionnent, des sujets de la foi chrétienne et des sujets sociétaux à la lumière de l'Évangile.

Nous cheminons avec eux pour les aider à donner une dimension chrétienne à leur vie, dans un monde parfois difficile et souvent incompréhensible. Nous les aidons à s'ouvrir aux autres à la suite de Jésus-Christ, à trouver une place dans l'Église en s'engageant et en y devenant acteurs. Nous vivons avec eux des temps forts, lors des rassemblements de jeunes, des retraites et des pèlerinages, mais également lors des célébrations eucharistiques qui leur sont dédiées. Cet accompagnement s'inscrit dans la confiance, le partage, la patience, l'écoute, la bienveillance, la fraternité et la charité, tout simplement dans le don de soi, en étant attentifs à chacun.

Cheminer avec eux à la suite du Christ, c'est parcourir un bout de chemin comme les pèlerins d'Emmaüs. Et, comme l'écrit Mgr Nahmias dans sa troisième lettre pastorale, notre mission est d'aider ces jeunes « à être chrétiens maintenant ». Pour cela, nous devons les encourager à l'intériorité et les inciter à tisser une relation personnelle avec le Christ ressuscité maintenant.



À l'aumônerie, notre mission est d'aider les jeunes « à être chrétiens maintenant ». Pour cela, nous devons les encourager

à l'intériorité.

de Sébastien Lenglet, enseignant



Sébastien Lenglet enseigne les lettres modernes depuis une quinzaine d'années au collège République, dans le centre-ville de Calais. Un établissement qui, ces dernières années, a vu le nombre de ses élèves issus de milieux défavorisés augmenter, mais la mixité culturelle y reste toutefois très réduite en raison d'une immigration historiquement faible sur le Calaisis. Il nous dit comment est reçu son enseignement par ses élèves et par leur famille.

Enseigner les textes religieux en collège

e vis dans mon métier les questions de laïcité avec une relative sérénité. J'ai le sentiment d'être éloigné des tensions et du prosélytisme auxquels se confrontent régulièrement mes collègues dans des établissements qualifiés de « sensibles », dans la métropole lilloise ou la région Île-de-France, par exemple. Globalement, mes élèves ne remettent pas en cause les principes d'un enseignement laïc, si bien qu'au moment des hommages rendus à Samuel Paty, en novembre dernier, ceux-ci n'ont pris conscience de l'outrage à la laïcité que par le retentissement médiatique qu'un tel événement a provoqué.

Distinguer histoire et catéchisme

Dans ma discipline, l'enseignement des textes religieux est au programme, comme le stipule le Bulletin officiel du 28 août 2008. Ainsi, la Bible et le Coran, sous forme d'extraits, sont étudiés en français en tant que « textes fondateurs », au même titre que

L'Iliade et L'Odyssée. Ces lectures sont corroborées par le programme d'histoire qui traite les débuts du christianisme au cœur du monde antique en 6° et les origines de l'islam en 5°. J'insiste toujours auprès de mes élèves, en préambule de leur étude, sur le fait que ces textes religieux font partie de notre patrimoine culturel commun et qu'il s'agit bien là d'une initiation au « fait religieux », à son histoire et non d'un cours de catéchisme. J'aborde, par exemple, la question de l'héritage culturel par les expressions que la Bible a laissées dans le langage commun: « Après moi, le déluge », « pleurer comme une madeleine », « être en tenue d'Adam » ou « la colombe de la paix », pour ne citer qu'elles, éveillent les curiosités. D'ailleurs les programmes le précisent: l'approche doit rester totalement culturelle et non théologique.

Un rejet parfois culturel

Quand j'annonce que je vais aborder avec eux les textes religieux, il n'est

pas rare de voir chez mes élèves des mines déconfites, à l'idée d'un enseignement ennuyeux et inutile. Les réticences, quand elles osent s'exprimer, concernent généralement les textes liés à l'islam. « Je ne veux pas que mon fils devienne un bou... », s'était insurgé au téléphone un parent d'élève auprès d'un collègue d'histoire. Un autre, inquiet, notait dans le carnet de correspondance de son fils: « Vous n'allez pas encore leur parler de cette religion, l'actualité est déjà assez difficile avec les islamistes. » Amalgame, peurs diffuses, reflet aussi d'un contexte politique local, où le vote Rassemblement national s'est normalisé: la parole enfouie peut ressurgir à tout moment de manière décomplexée. Les enfants sont alors en classe les porte-voix de convictions ancrées dans leur famille. Si rejet il y a, il est davantage culturel que religieux. Mais ces écarts restent tout de même très marginaux, la majorité comprenant l'approche neutre et bienveillante de ces textes sacrés, à l'écart de toute volonté de convertir à une foi.

de *F. Luc*, de la communauté de Taizé

Dans un monde incroyant, valoriser la confiance

Signe concret de la réconciliation entre chrétiens divisés et peuples séparés, la communauté de Taizé compte aujourd'hui une centaine de frères issus de plus de trente pays. Frère Luc I'a rejointe en octobre 1981. Il a passé douze années en fraternité au Kenya puis au Cap. Depuis une année, il est de retour à Taizé.

ans un environnement technicisé, complexe et anxiogène, la confiance est plus nécessaire que jamais. L'Église en connaît la source. Face au défi de la transmission de la foi, comment offrir une expérience personnelle qui soit comme un choc de sens et aide à rencontrer le Christ?

Depuis les années 60, la communauté de Taizé consacre une grande partie de ses énergies à ouvrir à des jeunes un espace propice à une expérience de prière et de fraternité.

Un environnement sûr permet d'accepter une rupture. Ceux qui nous rejoignent à Taizé font la démarche de se rendre disponibles. Les premiers jours sont souvent déconcertants, mêlant sentiment d'éloignement et d'étrangeté. La nourriture, le logement et les moyens d'animation sont simples. Le rythme est ample et laisse du jeu. La présence de nombreux étrangers dépayse. Dès l'accueil, chaque participant se voit confier une responsabilité: service, animation, chorale, traduction.

En fin de séjour, nous leur demandons : « Qu'est-ce qui a été le plus important

pour vous? » Une réponse n'est pas rare: « Le nettoyage des toilettes! C'était notre travail, nous avons tenu jusqu'au bout, ensemble, en chantant. La tâche la plus modeste prend du sens quand on la fait avec et pour des autres! » Autre appréciation: « Nous n'avons pas ressenti de tensions, des relations sont possibles à travers toutes les frontières. » Des amitiés se nouent, mais, au-delà, le partage quotidien en petits groupes fait réaliser que même le plus timide ou le plus éloigné peut contribuer.

La prière est la découverte principale, à la mesure des craintes suscitées quand on annonce les trois rendez-vous quotidiens à l'église. La surprise, c'est de se sentir si vite « à la maison ». « Nous ne nous sommes pas ennuyés. À la fin, le silence était trop court! » Découverte d'une paix possible sous l'agitation des pensées et d'une plus grande présence à soi-même. Guérison de blessures, libération tout intime et vivifiante. Le chant rassemble la multitude des voix et fait prendre conscience d'une unité. Cela permet une bienveillance dans la diversité linguistique ou confessionnelle.

La simplicité de la liturgie souligne quelques éléments que l'on peut s'approprier: tel refrain répétitif, tel verset, une icône. Le vendredi soir, autour de la croix posée au sol, chacun est invité à remettre au Christ doutes et fardeaux. Le samedi soir, la célébration de la lumière appelle chacun à se tourner vers le Ressuscité. La présence de la communauté autour de laquelle on se rassemble interpelle: « Pourquoi sont-ils là? Est-ce possible, aujourd'hui, de tout quitter? Comment tiennent-ils ensemble s'ils sont si différents? » On quitte Taizé avec un questionnement approfondi mais assuré de pouvoir avancer en s'appuyant sur d'autres.

Indispensable à l'épanouissement

Dans un monde où l'on ne maîtrise plus les technologies utilisées au quotidien, il faut de plus en plus faire confiance aux concepteurs, aux fabricants et prestataires. À l'école, au travail, dans les sports, la confiance en soi est reconnue comme indispensable à l'épanouissement de l'individu et à l'efficacité de l'équipe. Nous ne pouvons pas exister sans confiance. Les fidèles du Christ savent qu'il en est la source. Leur mission est d'en vivre au point « que les sources de jubilation ne tarissent pas » et d'éveiller l'attention d'autres chercheurs. À Taizé, l'accueil des jeunes est un laboratoire propice pour explorer des expressions liturgiques et pédagogiques pour ce temps. Avec eux, nous poursuivons avec reconnaissance un pèlerinage de confiance à la suite du Christ qui nous délivre des peurs.



LE REGARD

de *Joël Bidard*, diacre aumônier de prison du diocèse de Quimper et Léon

Dans l'épreuve carcérale, la religion peut être un secours et la foi se révéler, comme en témoigne Joël Bidard, diacre, envoyé en mission à la maison d'arrêt de Brest.



« Ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'avez fait » MT 25, 40

a prison peut parfois provoquer fascination, pour ce qu'elle renferme en son statut de lieu inaccessible, l'imaginaire de chacun allant de l'interdit à l'indicible. Pourtant, des hommes et des femmes y résident, avec peut-être le plus beau de leur humanité: leur foi. Il n'est pas rare qu'au détour d'un échange, ce sujet soit évoqué. Il est rarement posé en frontal, mais dans la confiance de la relation ou de façon détournée.

Ces personnes sont « retirées » de notre société, parce que nous les avons jugées trop dangereuses pour elle. Autant l'administration pénitentiaire se situe du côté de la loi et donc de son infraction, autant la présence des aumôniers se situe sur la personne et son humanité. Par conséquent, nous gardons une place toute particulière auprès des personnes détenues. En détention, nous sommes seuls à pouvoir leur permettre une réhabilitation de leur humanité, et ainsi entendre leur foi, même de façon détournée: la demande, d'un chapelet pour faciliter l'endormissement, d'une bible comme lecture de chevet, du baptême qui se voudrait protecteur de façon magique dans la violence de leur quotidien. Je suis toujours frappé par la patience

des personnes en détention. Tout n'est qu'attente en détention. Et à la merci d'une autorisation.

Cette attente peut façonner les cœurs, comme elle peut être source de frustration et de violence. Lorsque les cœurs se laissent façonner, il y a place pour une parole de sagesse. Être à la merci de tout rappelle sans cesse la fragilité et le besoin criant de l'autre quel qu'il soit, même de Dieu: « Je prie Dieu afin de ne pas rester en détention. Je prie Dieu qu'il aide ma femme à tenir en mon absence. Je prie Dieu pour retrouver mes enfants. Je prie Dieu pour qu'il me donne de la force... »

Ces intentions rendent un cheminement possible à partir de l'existence propre de chacun, pour ouvrir un espace d'espérance et de reconnaissance de l'humanité des personnes détenues. L'une d'entre elles m'interpellait: « Vous me croyez folle? » Ma réponse: « Non, je ne le crois pas. J'entends juste votre désarroi et votre soif de réponse, par Dieu, à vos questions. On peut essayer de comprendre ensemble la lecture de tel ou tel psaume. » De même que nous faisons le constat d'une « désinculturation » du christianisme dans notre société, il en est de même en détention. De vagues souvenirs refont surface et on peut constater que ce temps « retiré » est l'occasion de faire « un peu de ménage ».

Le besoin de l'autre, lorsqu'il ne peut se nommer Dieu, est celui du codétenu pour aider à écrire ou à lire une lettre, celui du voisin de cellule qui prête une veste chaude pour sortir en promenade, celui qui offre le dessin d'un chien pour soutenir celui qui est dans la peine suite au décès de son propre chien.

« Ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Les aumôniers de prison sont seuls à pouvoir permettre aux personnes détenues une réhabilitation de leur humanité, et ainsi

entendre leur foi, même de façon détournée...

LE TÉMOIGNAGE

Christine, néophyte

« Je me suis sentie appelée par Dieu »



Christine nous raconte comment elle a rencontré le Christ alors qu'elle n'avait reçu aucune éducation religieuse et qu'elle avait été élevée dans un milieu hostile à la foi. Elle est aujourd'hui heureuse de faire partie de l'Église, le peuple des croyants.

e m'appelle Christine, j'ai 52 ans, je vis avec le père de ma fille depuis vingt-six ans. Je travaille depuis l'âge de 20 ans et je suis responsable de magasin.

Lorsque j'ai franchi la porte du presbytère avec détermination, je savais qu'à 47 ans, le moment était venu, pour moi, de demander le sacrement du baptême. Pourtant, ni mon éducation très hostile à toute religion, ni le milieu dans lequel j'ai évolué, ne me destinaient un jour à vouloir découvrir la culture chrétienne.

Justine, ma fille, n'a pas reçu le sacrement du baptême à sa naissance. Elle a eu un éveil à la foi par l'intermédiaire de l'école. C'est elle qui a fait la demande pour être baptisée à l'âge de 9 ans.

Un jour, elle m'a demandé de l'accompagner à l'église pour prier. C'était la première fois que je m'adressais à Dieu. J'avais une demande particulière pour une personne qui était dans le chagrin. Je me suis adressée à Jésus avec franchise et, peut-être, un peu de défiance aussi. En réponse, j'ai reçu plein d'amour et je me suis sentie appelée par Dieu.

Plus tard, Justine n'a pas souhaité terminer son cheminement. Ce moment un peu triste pour moi m'a tout simplement permis de franchir le pas. Au début, ma connaissance de la vie de Jésus se résumait à Noël pour les cadeaux et Pâques pour les chocolats. J'ai pris le temps pour apprendre et comprendre.

Je suis sûre maintenant d'une chose, c'est l'ignorance et la méconnaissance de la Bible qui auraient pu me conduire à l'intolérance et au rejet d'autres religions. L'amour du Christ nous rend plus forts, plus solides, plus ouverts. Il nous donne l'espoir d'un monde meilleur sur terre et au-delà. Aujourd'hui, même si cela n'est pas toujours simple de pratiquer ma foi et de revendiquer ma croyance en Jésus, notre Seigneur, je suis très fière de faire partie du grand peuple des baptisés.

Prolongez la réflexion et retrouvez tous les dossiers de *Diaconat aujourd'hui* sur le site diaconat.catholique.fr